

Bohème Sentimentale

PAR

E. GOMEZ CARRILLO

Traduit de l'espagnol par

Charles BARTHEZ

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu ?
 — Par timidité.
 — Cette excuse n'est pas valable. Trouvez autre chose. Voyons, pourquoi ?
 — Par peur.
 — Vous aviez peur que la salle prit feu ?
 — Non. J'avais peur de m'enflammer moi-même. Quand j'admire une femme, je commence par la fuir.
 — Et puis ?
 — Puis ?... Je voudrais toujours la fuir, — Flatteur !...
 Le dîner fut très gai, malgré Durand qui menaçait toujours de faire un long discours à propos de tout.
 * Et très tard déjà, tous plus qu'à moitié gris, ils retournèrent à pied par l'avenue des Acacias jusqu'à la Porte Maillot où les voitures les attendaient.
 Durand marchait toujours en tête, so-lennel comme le conducteur d'un deuil, xpliquant à Louis ses projets et parlant

d'un drame duquel il n'avait pas écrit un mot comme s'il eut été de lui tout seul.

« Vous verrez, disait-il, Violetta tiendra le rôle principal ; et si elle ne s'éloigne pas de la voie que je lui trace, elle remporte un succès sans précédent. L'essentiel est d'être naturel ; mais les acteurs ne veulent jamais être naturels. Pourquoi ? Parce qu'ils manquent de philosophie personnelle. Au fond, je crois que je représenterais mon drame mieux qu'eux. »

Lucien et Violetta, se donnant le bras, parlaient avec beaucoup d'animation et de confiance comme s'ils se fussent toujours connus.

— « Croyez-vous, demandait-elle, que je remplirai bien le rôle que l'on m'a confié ? »

— Oui, je le crois, répondait-il, mais ne prêtez pas trop d'attention aux conseils de Durand. Notre comédie est une œuvre d'instinct libre, d'inconscience, de passion. Laure, l'héroïne, divorce d'avec son premier mari dans un moment de colère. Elle se remarie à un homme élégant. Dans les salons de ses amies, elle revoit son premier époux et à la fin se redonne à lui, non pas par amour, mais parce que sa pensée ne veut pas s'accoutumer à l'idée du divorce, parce qu'au fond, elle croit que le premier est son mari véritable, sans cesser de considérer le second comme son époux aussi.

La complication est dans l'âme de l'héroïne. Elle est en vous. C'est un cas

de bigamie inconsciente ; c'est la femme qui aime deux hommes et ne sait pas lequel des deux est l'amour coupable ».

IX

Après avoir lu deux fois de suite la pièce de Lucien pour se bien pénétrer du sujet et faire connaissance des personnages au milieu desquels elle aurait à se mouvoir sur la scène, Violetta se sentit dans l'âme quelque chose de l'âme de l'héroïne. Elle trouvait son cerveau fatigué, et en même temps, éprouvait une sensation spéciale d'activité des sens. Son sang circulait plus vite que d'ordinaire et les roses-thé de ses pommettes s'animaient de tons de roses-roses.

Inconsciemment, elle alla s'asseoir aux pieds de son amant, lui demandant si elle le dérangeait.

« — Non, répondit Durand ; tu ne me déranges pas. Tu sais que je t'aime beaucoup. »

Et de suite, il commença de parler de son œuvre, de son collaborateur, de son théâtre, des seules choses qui occupaient pour l'instant sa pensée égoïste.

Violetta répondait par phrases brèves, évanescentes. Ce qu'elle voulait en ce moment ce n'était point parler littérature, mais bien d'elle et de lui ; elle voulait qu'on l'aimât, qu'on la caressât, qu'on la flattât ; elle avait besoin d'entendre parler à son oreille, de sentir l'haleine d'une bouche amoureuse sur sa nuque ; elle voulait qu'on lui dit des paroles ai-

mables, futiles, qu'on lui donnât de petits noms doucement insensés...

Une humidité légère, presque imperceptible, et que cependant elle sentait avec une grande intensité, amollissait sa peau. Ses yeux constellés de points d'or se fermaient sous le poids des paupières irritées. D'un mouvement félin de chatte humaine, elle passa son bras autour du cou de René et laissa retomber sa tête en arrière. Son souffle court, rythmique, angoissé indiquait l'abandon passager de tout son être.

Durand lui demanda de rechef si Lucien ne lui avait rien dit à propos de leur œuvre, si elle croyait à un succès, si elle était satisfaite de son rôle.

« Oui, répondit-elle, très satisfaite ; mais ne parlons pas de cela maintenant... Allons nous coucher... »

— Couche-toi ; moi j'ai encore à écrire quelques lettres. »

Devant une telle réponse le long corps mince de l'actrice se dressa d'un mouvement rapide, et ses yeux, variables comme des pierres de lune, devinrent presque verts. C'était la première fois qu'elle se sentait humiliée ou, du moins, c'était la première fois qu'elle-même courait ainsi, innocemment, au devant de l'humiliation. Elle se leva et se retira dans sa chambre en marchant comme elle marchait sur la scène quand elle jouait le rôle d'une reine outragée.

Elle se mit au lit et éteignit la lampe ; elle voulait dormir, que ses sens la laissent tranquille ; elle voulait surtout que René, en arrivant, la trouvât immo-

bile dans les bras de Morphée. Son désir de se prouver à elle-même qu'elle restait indifférente était tel qu'elle eût tout donné pour ronfler comme une cuisinière, plus encore, pour ronfler comme un dieu mal élevé, avec des tonnements épiques qui arriveraient très loin, derrière la Butte, à Montmartre, dans tous les endroits enfin où elle eût pu être vue avoir des amis communs... Elle voulait dormir, dormir ! Elle fermait rageusement les yeux, respirait violemment, se recroquevillait, s'allongeait, cherchait des positions commodes, cachait sa tête sous les oreillers, restait quelques minutes immobile, torturait sa pensée, voulait dormir ; et plus elle l'appelait et plus le sommeil semblait s'éloigner d'elle.

Son imagination et tous ses sens continuaient de travailler avec une activité fébrile. Les sens surtout la tourmentaient par des visions hallucinantes qui flottaient dans l'obscurité de l'alcôve, silencieuses et attirantes, multiformes et incorporelles, sans rien d'humain, moins vagues et plus charnelles au sens exact du mot que celles qui peuplaient autrefois ses nuits solitaires du quartier Latin. Elle sentait son corps aiguillonné par un désir indéfinissable et impérieux qui n'était pas même de la luxure véritable, ni un désir de plaisir, mais bien une pure urgence de caïnerie et d'apaisement physique. Elle avait, en un mot, besoin d'une caresse, comme en d'autres occasions elle avait eu besoin d'un flacon d'éther ou de sels anglais.

Quand René à son tour se coucha fati-

gué d'avoir tant pensé à ses futurs succès d'auteur dramatique, la femme humiliée sentit plus profondément encore l'offense reçue et feignit de dormir. Pendant une demi-heure, elle resta immobile à sa place, les yeux fermés. Puis en sentant la chaleur d'un corps humain près de son corps, elle oubliant son humiliation, sa rancœur ses projets de tranquillité, ses désirs de dormir ; elle se fonda toute en l'humidité qui suavisait sa peau ; elle se laissa dominer par la bête qui était dans ses artères, dans ses fibres, dans son sexe, et elle s'approcha de son compagnon de lit, peu à peu, sans faire du bruit, évitant le frolement léger des draps, remuant un doigt, puis un bras, puis une jambe, son torse enfin, en laissant toujours sa tête en arrière pour bien montrer que sa pensée était loin de ce que faisait son corps.

Au bout de quelques minutes, elle sentit contre l'épiderme de sa hanche le contact électrique d'un autre épiderme...

(A suivre)